

Rocky, dernier rivage



LES POUCHES DU DIABLE

Thomas Gunzig

Rocky, dernier rivage

Roman



Du même auteur aux éditions Au diable vauvert

MORT D'UN PARFAIT BILINGUE, roman, Prix Victor Rossel

LE PLUS PETIT ZOO DU MONDE, nouvelles, Prix des Éditeurs

KURU, roman

10000 LITRES D'HORREUR PURE, roman, Prix Masterton

ASSORTIMENT POUR UNE VIE MEILLEURE, nouvelles

MANUEL DE SURVIE À L'USAGE DES INCAPABLES, roman, Prix
triennal du roman

ET AVEC SA QUEUE, IL FRAPPE !, théâtre

BORGIA, COMÉDIE CONTEMPORAINE, théâtre

LA STRATÉGIE DU HORS-JEU, théâtre

LA VIE SAUVAGE, roman, Prix Filigranes

ENCORE UNE HISTOIRE D'AMOUR, théâtre

FEEL GOOD, roman

LE SANG DES BÊTES, roman

ISBN: 979-10-307-0746-5

© Éditions Au diable vauvert, 2023, 2025

L'auteur a bénéficié du soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

« *All dead, all dead*
All the dreams we had
And I wonder why I still live on
All dead, all dead. »

« *All Dead, All Dead* », Queen

À Marion Mazauric,
merci pour la liberté,
la confiance et l'amitié.

Première partie

(Aujourd'hui)

Fred

Il était furieux. Et comme chaque fois qu'il était furieux, il avait enfilé ses baskets, claqué la porte de la maison, espérant que sa fureur se dissolve à mesure qu'il avancerait sur le sentier, qu'elle s'évapore peu à peu, comme de la rosée au lever du jour. Il ne s'était pourtant rien passé, Hélène n'avait rien dit ou rien fait de particulier, les enfants non plus. Il ignorait d'où venait sa rage, pourquoi elle surgissait de plus en plus souvent et de plus en plus violemment. Elle pouvait s'emparer de lui n'importe quand : le matin au réveil, l'après-midi lorsqu'il vérifiait le niveau de la citerne, le soir lorsqu'il descendait dans la réserve, ça pouvait le réveiller en pleine nuit, il ouvrait alors les yeux, dans sa poitrine il sentait son cœur battre comme un fauve, il se redressait et, dans l'obscurité de la chambre, il retenait le cri né de cette rage

incompréhensible mais aussi brûlante qu'un fer à souder. Il lui fallait alors un long moment, parfois des heures, avant de parvenir à se calmer et puis à se rendormir. Parfois, comprenant qu'il ne se calmerait pas, il se levait, marchait jusqu'au salon, y restait debout, nu, devant la porte-fenêtre d'où il regardait dans le ciel nocturne briller des étoiles dont il ne connaissait pas le nom.

Il était furieux mais toujours il gardait cette fureur à l'intérieur de lui, cachée comme un secret honteux.

Il arriva au sommet de la colline. De là il avait une vue à trois cent soixante degrés sur l'île: une forme de haricot, dix-huit hectares, cinq cents mètres de long, trois cent cinquante de large. Au nord, une falaise d'une dizaine de mètres de haut plongeait dans la mer; au sud une plage de galets gris et glissants; à l'est une petite grève de sable jaune où était amarré le Zodiac et, un peu plus loin, à une centaine de mètres du rivage, se balançant sur la houle argentée, le voilier qui n'avait pas bougé depuis cinq ans. En contrebas, il apercevait la maison, une construction vaguement inspirée du style hacienda, c'est-à-dire trois espaces habitables encadrant une cour intérieure couverte de carrelage ocre. Il inspira. L'air frais du matin, légèrement piquant, le calma un peu. Le ciel bleu décoré de quelques nuages de beau temps annonçait un temps agréable, comme souvent. Sur cette

île de l'Atlantique, le climat subtropical était idéal, la température ne descendait jamais sous les dix degrés (les nuits étaient fraîches) et ne dépassait jamais les vingt-cinq. Selon le moment de l'année, il pleuvait entre un et dix jours par mois des quantités d'eau raisonnables, qu'il stockait dans la citerne où elles couvraient facilement tous les besoins d'une famille de quatre. La faune locale était paisible et inoffensive: pas de moustiques ou d'insectes dangereux, juste des mouches, très noires, au vol paresseux et bruyant, quelques espèces d'oiseaux marins, des lézards. Parfois, sur les rochers venaient s'endormir des phoques aussi dodus et brillants que des brioches, c'était tout. Cinq ans plus tôt, lorsque les gardiens Ida et Marco étaient encore là, il y avait aussi leur chien, Jet, un border collie noir et blanc avec des yeux bleus nacrés dont l'affection nerveuse et compulsive semblait sans limite. Mais ça, c'était de l'histoire ancienne. Et aujourd'hui qu'il n'était plus là, ce chien lui manquait.

Fred laissa passer un moment avant de prendre le chemin en sens inverse. Pendant qu'il marchait, il remarqua que les semelles de ses Nike Wildhorse 7 se décollaient un peu sur l'avant. Il se sentit contrarié et juste après la contrariété, il se sentit inquiet. Qu'allait-il faire si les semelles se détachaient complètement? Il n'avait pas d'autres paires aussi confortables que celle-là. Quelques mois plus tôt, la toile de ses Asics Nimbus s'était purement

et simplement déchirée et si les Nike le lâchaient, il ne lui resterait plus que les grosses NorthFace Exploris montantes, bien trop lourdes et chaudes pour un usage quotidien. Il avait aussi des bottes Aigle en caoutchouc, quelques paires de chaussures « de loisirs » en toile : des Converse, des Docksidés, des mocassins en cuir Carlington et, dans leur boîte, deux paires de richelieus Berluti qui ne servaient absolument à rien sur les chemins de terre ou les rochers glissants de l'île. À mi-chemin, il songea qu'il allait peut-être essayer de mettre une pointe de colle sur les semelles. Il y avait, dans l'atelier, une sorte de colle forte « express », il ne savait plus dans quel recoin exactement, il allait devoir chercher.

Quand il arriva au pied de la colline, il se rendit compte qu'il avait légèrement faim. Comme souvent, il avait oublié de prendre son petit déjeuner. Depuis qu'ils étaient là, sur cette île, la tradition des heures de repas – matin, midi, soir – s'était peu à peu perdue. Avec Hélène ils s'y étaient tenus, au début, plus ou moins, quand ce genre de choses avait encore l'air important, et puis, il ne savait pas comment, ils avaient cessé de prendre les repas tous ensemble, cette habitude s'était lentement dissoute jusqu'à totalement disparaître. Fred était nostalgique de ce que, pour lui-même, il appelait la « première période » et qui couvrait grosso modo la première année passée sur l'île. Lorsque Ida et Marco étaient encore là pour leur préparer

le dîner et pour s'occuper de tout ce qui touchait à l'entretien et aux réparations. Lorsque le réseau satellite fonctionnait, leur permettant de recevoir des nouvelles du monde. À ce moment, il avait l'impression qu'avec sa famille ils étaient comme les dieux de l'Olympe observant les humains s'égarer dans leurs éternelles turpitudes. Le monde s'embrasait dans une catastrophe globale et Fred, Hélène et les enfants, Jeanne et Alexandre, sur leur île à six cents kilomètres à vol d'oiseau des côtes les plus proches, dînaient en famille, profitaient du jacuzzi, exploraient l'île, regardaient des films sur le grand écran OLED 105 pouces du salon. Durant cette première année, Fred se sentait fier de lui : il avait su gagner beaucoup d'argent, il avait été prévoyant et il avait eu la présence d'esprit de mettre sa famille à l'abri. Il se souvenait s'être souvent répété cette phrase : « J'ai mis ma famille à l'abri » et qu'en se la répétant, l'orgueil d'avoir accompli la plus noble des missions humaines lui gonflait la poitrine. Bien entendu, durant cette première période, l'inquiétude pour ceux qu'ils avaient laissés derrière eux les taraudait encore : les quelques amis et collègues moins prévoyants ou pas assez riches pour s'offrir un véritable abri. On s'inquiétait pour la famille qui s'était obstinée à ne pas vouloir les suivre, comme les parents d'Hélène qui, jusqu'au bout, n'y avaient pas cru à cette catastrophe, comme sa cousine et son mari qui avaient préféré partir vers un chalet

suisse qui n'avait absolument pas été conçu pour être autonome. Au début, les nouvelles arrivaient, presque régulières. Puis, à mesure que les conditions de vie s'étaient dégradées, c'est-à-dire rapidement, en quelques mois à peine, elles s'étaient faites plus rares et plus tragiques. Jusqu'au jour où il n'y eut plus de nouvelles du tout. La dernière, venue des parents d'Hélène, était un mail: « *Ta mère est malade, toujours dans le camp de réfugiés, rationnement très dur, Papa.* » Grâce au réseau satellite, Fred avait gardé le contact avec ceux qui, comme lui, s'étaient réfugiés sur des îles privées mais la plupart avaient choisi des îles beaucoup plus au sud croyant y bénéficier d'un climat agréable. C'était un mauvais calcul, ces îles tropicales n'avaient pas tenu longtemps. L'intuition de Fred avait été la bonne: choisir une île assez petite, sans aucune valeur stratégique, éloignée des côtes et située dans une zone géographique relativement épargnée par la violence des bouleversements climatiques. Et puis, avec le temps, le réseau satellite avait disparu pour ne plus jamais revenir, tous les canaux de la radio s'étaient tus et Fred avait bien dû se rendre à l'évidence: à peu de chose près, ils devaient faire partie des derniers humains et jamais ils ne quitteraient cette île.

Hélène

Hélène s'était réveillée sans se souvenir des rêves qu'elle avait pu faire. Ça faisait longtemps qu'elle ne s'en souvenait plus. Elle avait fini par se dire qu'elle ne rêvait plus et qu'elle ne rêverait plus jamais. Elle n'avait aucune idée de l'heure. Était-ce le matin ou déjà l'après-midi? D'après la lumière s'infiltrant entre les mailles du tissu gris des stores, elle savait que le jour était levé mais elle n'aurait pu être plus précise. Des années plus tôt, quand de grandes vagues de mélancolie avaient failli emporter sa raison, elle avait jeté le radio-réveil contre le mur. Il avait explosé sous la violence du choc et aujourd'hui, en guise d'horloges, il ne restait dans la maison que celle du luxueux four Fahrenheit, celle du micro-ondes, celle du cuiseur-vapeur, celle du frigo et celle de la télévision. Hélas, au fil du temps et des

microcoupures de courant, tout s'était complètement dérégulé et les téléphones portables, qui avaient besoin du réseau wifi ou du réseau cellulaire pour se mettre à l'heure automatiquement, avaient fini par indiquer des heures complètement absurdes. À la fin de la première année, Jeanne et Alexandre s'étaient mis en tête de fabriquer un cadran solaire en plantant un morceau de parasol dans une table de la terrasse. Ils avaient suivi les instructions se trouvant dans un ebook intitulé *Le Manuel du jeune aventurier, Exploration et découverte de la nature*. Hélène l'avait uploadé sur sa liseuse et après une journée de travail, les deux enfants avaient fièrement annoncé qu'il était « dix-huit heures trente ». Et puis, leur attention s'était portée sur autre chose et, un jour de tempête, la table avait basculé, le morceau de parasol s'était détaché et personne n'avait eu l'idée de reconstruire le cadran.

Hélène s'était levée. Elle avait mangé la pomme qu'elle avait sortie la veille du congélateur à fruits et puis, comme elle ne savait pas quoi faire, elle s'était remise au lit. C'est à ce moment que, comme tous les matins, elle s'était mise à pleurer. Elle savait qu'elle pleurerait pendant environ une heure, après quoi, comme tous les matins, elle se passerait le visage à l'eau glacée et elle regarderait les photos et les films de « la vie d'avant ». Mais en attendant, elle pleurerait et pour couvrir le son de ses sanglots, elle mit le dernier album de Billie Eilish : *Happier Than*

Ever, sorti en 2021, trois ans avant que Billie Eilish, comme la majeure partie de l'humanité, ne disparaisse. Elle ne voulait pas que Jeanne ou Alexandre ou Fred l'entendent pleurer. Elle ne savait pas pourquoi. Au fond d'elle, quelque chose d'instinctif lui disait qu'elle ne devait pas avoir l'air faible.

En écoutant Billie Eilish, elle se demanda comment cette jeune chanteuse était morte: de faim? de soif? de froid? de chaud? de maladie? Hélène espérait qu'elle n'était pas morte dans les grandes flambées de violence qui avaient éclaté un peu partout lorsque les gens avaient commencé à comprendre qu'il était trop tard, qu'il n'y avait plus aucun espoir et que ça les avait rendus fous. Ils s'étaient alors entretués de la pire des manières: on s'était étripés, démembrés, violés pendant des mois, le désespoir s'était transformé en une rage globale, aveugle et éruptive, totalement inutile. Pourquoi cela s'était-il passé comme ça? Elle ne le savait pas vraiment. *Peut-être que la civilisation n'est qu'un déguisement sous lequel vivent d'affreux animaux*, s'était-elle dit, des années plus tôt, en regardant les images des émeutes sur l'écran de son laptop.

Sur la sono, c'était le morceau « Getting Older » qui jouait à présent. Hélène aimait les basses profondes utilisées par Billie Eilish, ça lui donnait l'impression que la musique la touchait physiquement et c'était justement de ça qu'elle avait besoin: de quelque chose qui la touche physiquement. Elle

avait quarante-trois ans et, selon toute probabilité, plus personne ne la toucherait. Il y avait bien Fred mais Fred ne la touchait plus depuis quatre ans, depuis l'événement auquel elle ne voulait plus repenser.

De toute manière, elle ne supportait pas l'idée qu'il puisse encore la toucher. Cette éventualité lui soulevait le cœur.

Après une demi-heure, l'album arriva à la fin. C'était le dernier morceau du dernier album de Billie Eilish. Il n'y en aurait plus jamais d'autres. Il n'y aurait plus jamais d'albums en général. Plus personne ne ferait de musique. Ni de nouveaux films, ni de nouveaux romans, ni de nouvelles peintures. Si, quelque part, il existait des colonies de survivants, elles n'allaient pas survivre longtemps, ou alors dans des conditions telles que les gens seraient trop faibles pour penser à faire de la musique, à écrire des romans et avec quel matériel tourneraient-ils des films ? Tout ça, c'était bien fini. Toujours allongée, indifférente aux larmes qui lui coulaient sur les joues, elle alluma la télévision fixée au mur en face du lit. D'un mouvement du pouce sur la télécommande, elle parcourut les films disponibles sur le serveur. L'agence à laquelle Fred avait commandé l'aménagement de l'île avait bien fait les choses au niveau de ce qu'elle appelait « l'entertainment » : sur une série de disques durs (elle ne savait pas combien exactement), se trouvaient des

dizaines de milliers de films et de séries télévisées, il y avait aussi des millions de livres numériques, des millions d'albums musicaux et des millions de jeux vidéo. Il y avait tellement de choses : tout le catalogue Paramount y compris tout le catalogue HBO, il y avait tout Sony Pictures, tout ce que les studios Disney avaient produit depuis leur création par Walt en 1923 ainsi que toutes les créations des studios achetés au fil des décennies : Pixar, Touchstone, Marvel, Lucasfilm, 20th Century Fox. Mais il y avait aussi le catalogue de studios indépendants comme Amblin, Lionsgate, American Zoetrope, en plus des productions européennes, chinoises, indiennes, sud-américaines et même africaines. En matière musicale, le choix était plus vaste encore et elle pouvait ordonner au serveur de lui faire un classement par « artiste », par « année », par « genre » et même par « humeur et ambiance » (liste « Dîner aux chandelles », « I love the 90's », « Sunday jam », « Cosy coffee house », « African Heat », « Dinner with friends »). Quand elle parcourait ces listes, Hélène se disait qu'elles étaient les échos d'un monde disparu : il n'y avait plus de coffee house, pas plus que d'amis avec qui passer une soirée. Les livres étaient présents aussi, par millions, elle pouvait d'un geste les télécharger sur sa liseuse : des essais, de l'histoire, des biographies, de la littérature, des best-sellers, des prix Goncourt, des prix Médicis, des prix de Flore, des

prix Renaudot et des petits livres aussi, de petits auteurs que seuls très peu de gens avaient lus et que plus personne ne lirait. De toute façon, elle n'avait pas lu de livre complet depuis leur arrivée sur l'île. Les idées présentes dans les essais ou les histoires racontées dans les romans ne signifiaient plus rien : il n'y aurait plus jamais de grands principes d'économie, ni de psychologie, ni de sociologie, il n'y aurait plus jamais de tueurs en série terrorisant des adolescentes californiennes, plus jamais d'agents doubles, plus jamais d'histoires d'amour. Il lui arrivait souvent de commencer un livre, elle en lisait les premières pages mais elle abandonnait au bout de quelques minutes et elle revenait à la liste de films.

Elle renifla, s'essuya le nez du revers de la main et finit par choisir *Titanic* de James Cameron. C'était une bonne histoire. Elle aimait bien ce film. C'était bien raconté. Ce n'était pas trop compliqué ni trop ennuyeux. Il y avait de l'amour, de la jalousie, de la violence, des humains persuadés qu'il ne pouvait rien leur arriver alors qu'il était déjà trop tard et surtout, il y avait Leonardo DiCaprio. Elle aimait son personnage de jeune homme pauvre à la fois timide et rebelle. Elle rêvait que, comme Kate Winslet, elle se déshabillait devant lui, qu'il posait sur elle un regard doux et attentif, qu'il y avait soudain, dans cette luxueuse cabine qui représentait pour lui un monde interdit, une extraordinaire tension sexuelle mais qu'il ne se passait rien, il se

passerait quelque chose plus tard, dans l'habitable silencieux de la Renault type CB de Ville, 1912. Et ce serait merveilleux.

Hélène ne pleurerait plus. Elle tendit le bras jusqu'à un tiroir de la table de nuit et prit le petit Womanizer qui s'y trouvait, posé sur sa base de rechargement. Elle ferma les yeux. Et pour un moment elle oublia la fin du monde.